

# NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

26 avril 2020

Pasteure Pascale  
Renaud-Grosbras

Textes :

Actes 2, 14-33

1 Pierre 1, 17-21

Luc 24, 13-35



## Notes bibliques

Les trois passages bibliques du jour sont réunis par le personnage de Pierre.

**Actes 2,14-33** – le discours de Pierre à la Pentecôte. On préférera un découpage plus logique, jusqu'au v. 36 (en notant qu'il convient de parler avec précaution du v. 36, qui peut être interprété comme une justification de l'antisémitisme ; il faut plutôt le lire comme l'interprétation par Luc des conditions du discours dans les années 30, pour justifier par exemple l'orientation de la mission vers les païens). Situé au tout début du livre des Actes, ce discours sert de récapitulation : il inclut des références à l'histoire d'Israël et des citations des Ecritures (notons que Luc cite l'AT dans la version grecque, la Septante, où le terme *kurios* peut désigner aussi bien Dieu que le Christ). Il sert aussi de programme, pour rendre compte de ce qui s'ouvre au moment où surgit l'Esprit. Pour la première fois, l'Evangile est proclamé publiquement. Il ne s'agit plus de « contempler le ciel » (Ac 1,8) mais d'accomplir ce que le Seigneur a donné comme programme à ses disciples, être ses témoins jusqu'aux extrémités de la terre. Structurellement, on peut noter que le livre des Actes est à lire en parallèle de l'évangile selon Luc : Pentecôte, le discours de Pierre et les guérisons qui suivent peuvent se lire comme des répliques du baptême de Jésus, de sa prédication à Nazareth et des guérisons qu'il effectue. L'auteur utilise des éléments kérygmiques (c'est-à-dire qui touchent au « cœur du message » quant à la vie et la mort du Christ) anciens, notamment l'utilisation du Ps 110 (aux v. 2,34-35) et la formule du contraste « vous l'avez tué – Dieu l'a relevé » qui est appel à un radical changement de regard sur Dieu suite à l'événement de la croix. L'offre du salut est à saisir en acceptant la conversion et le baptême.

**1 Pierre 1,17-21** – le chemin de l'obéissance est balisé car nous reconnaissons en Dieu un père devant qui nous vivons notre vie. Le prix de notre délivrance, le Christ, fait reposer notre foi et notre espérance sur Dieu.

**Luc 24,13-35 – les disciples d'Emmaüs.**

Ce texte comporte tous les éléments d'une catéchèse de la résurrection mais il le fait sur un mode littéraire, en mettant en scène deux disciples

(inconnus par ailleurs dans le NT) confrontés à une rencontre inattendue qui va radicalement renverser leur vision du monde et de Dieu. Il est propre à Luc et la construction littéraire en est extraordinaire de rigueur et de finesse. On parle de structure en « chiasme » (des phrases imbriquées de façon concentrique autour d'un centre). On proposera la structure qui suit :

Ils s'éloignent de Jérusalem et discutent ; ils savent qu'il y a eu la mort.

Jésus arrive ; leurs yeux ne peuvent pas voir.

« Ne comprends-tu pas ? » ; leur vision du passé

Les femmes ont vu des anges qui ont annoncé sa résurrection.

« Ne comprenez-vous pas ? » ; son explication du passé

Ils voient ; Jésus s'en va.

Ils retournent à Jérusalem et discutent ; ils partagent la résurrection.

Le rôle du narrateur est particulièrement important puisqu'il permet au lecteur de se situer par rapport à la narration : les deux disciples ne savent pas ce que nous savons. Cet espace qui nous est laissé est, chez Luc, l'espace de la décision, de la conversion : comment nous situons-nous face à la bonne nouvelle qui nous est racontée, par rapport aux personnages et à leurs décisions propres ? Ferions-nous la même chose ou autre chose ? Comprendons-nous leur pensée, et cela influe-t-il sur notre façon de penser la foi ?

Le nœud de l'intrigue est un quiproquo : Jésus, le tout-proche de ces deux hommes, est devenu le Tout-Autre, celui qu'on ne reconnaît pas, mais qui se donne à connaître. On entend d'abord la version des disciples : à Jérusalem, celui qu'ils avaient reconnu comme prophète et qu'ils espéraient être le Messie a été livré par les autorités religieuses pour être mis à mort – tout cela est en effet présent dans la narration de l'évangile. On comprend qu'ils espéraient un révolutionnaire qui délivrerait Israël de la botte romaine – ont-ils compris ce qu'il était vraiment ? Le texte laisse entendre que non. Autre choc : le tombeau a été trouvé vide par les femmes ; les hommes partis vérifier ont cru qu'en effet le tombeau était vide, mais pas, apparemment, ce que les femmes leur avaient dit sur les anges venus dire qu'il était vivant (ça pourrait être un sujet de prédication : dans le contexte du texte, pourquoi les femmes n'ont-elles pas été crues ? qu'est-ce qui est construit ainsi ?). L'absence est lourde à porter, l'incompréhension règne, c'est le temps du deuil.

La réponse de Jésus rappelle l'interpellation féroce du baptiste (Lc 3) mais elle porte sur leur incompréhension. Ils auraient dû comprendre ! (Le lecteur, ici, s'interroge sur sa propre lecture). Ses paroles font écho aux multiples mises en garde sur le chemin de Jérusalem, en route vers sa Passion. Il avait pourtant annoncé qu'il fallait que ces choses arrivent afin que le salut s'accomplisse. La leçon de lecture des Ecritures ne nous est pas transmise, nous savons simplement qu'elle a lieu (la lectrice, ici, s'interroge sur ses clés de lecture des textes bibliques). A l'époque d'écriture de cet évangile, la jeune Eglise lit en effet les textes de la Bible hébraïque pour y trouver la trace de prophéties de la venue du Christ, mais surtout de *ce Christ-là*.

Le passage qui nous fait voir les disciples inviter Jésus à rester avec eux est particulièrement touchant : ils l'invitent à leur repas, mais c'est lui qui va le présider. Dans le mouvement du partage du pain, tout est révélé. Le vocabulaire révèle qu'il s'agit d'un écho très net du dernier repas (Lc 22) : prendre le pain, bénir, rompre, distribuer. C'est le premier repas eucharistique de l'Eglise à venir, moment inaugural d'une communion autour

d'un absent qui est reconnu comme Messie. On notera également que les scènes d'hospitalité sont fréquentes chez Luc (qu'on pense à Marthe et Marie, Zachée, le Samaritain...) et qu'il n'est pas anodin que la résolution se noue grâce à une proposition d'hospitalité et la scène qui s'ensuit.

Les deux dernières phrases de ce passage nous montrent les disciples retournant à Jérusalem pour retrouver les autres et apprendre d'eux la nouvelle d'une autre apparition, qui ne nous sera pas racontée. Le texte suivant évoquera l'apparition au groupe complet des disciples et l'annonce de la Pentecôte, qui sera racontée dans le livre des Actes.

Dans l'accompagnement pastoral, la lecture de ce texte est souvent réclamée : certains y voient la métaphore de la route de la vie où faire la rencontre du Christ, d'autres se réjouissent du repas partagé, d'autres encore s'interrogent sur le sens des Ecritures tel que le Christ ressuscité l'aurait déployé aux deux disciples. En tant que lecteurs, nous nous voyons volontiers dans le rôle des disciples, et surtout celui qui n'est pas nommé (et qui pourrait être une femme) : nous admettons volontiers que nous ne voyons pas, et que seule la présence du Christ peut nous permettre de voir. Enfin, en tant que croyants, nous sommes confrontés à la réalité de l'absence, alors même que notre foi est dans le Christ : une présence/absence qui dit à la fois notre limitation (nous ne possédons pas ce/celui qui nous fait vivre) et notre besoin les uns des autres (en dialoguant, en prêchant, en faisant mémoire de ses paroles et de ses gestes, nous approchons ensemble du sens profond de la mort et la résurrection du Christ).

## Quelques notes sur le texte

v. 13 : on ne sait pas où se situe Emmaüs exactement ; si on retient la leçon de soixante stades (les manuscrits ne sont pas unanimes), il s'agit d'environ 11 km, une distance qui se parcourt à pied en deux heures environ.

v. 14 : ils s'entretiennent (*omileô*, qui donnera homélie, homilétique et signifie converser, discuter, un verbe rare dans le NT puisqu'on ne le trouve que sous la plume de Luc ; voir aussi Ac 20,11) en chemin

v. 15-16 : ils s'entretiennent (même verbe) et même se disputent (*suzeteô*, comme en Lc 22,23). Jésus fait route avec eux (*sum-poreuomai*, avec le verbe *poreuomai* qui désignait jusque-là le cheminement vers Jérusalem et la Passion). Leurs yeux « étaient empêchés de le reconnaître » (*epiginoskô*).

v. 21 : la délivrance, la rédemption (verbe *lutroô*, qui se réfère au rachat par le paiement d'une rançon). Les disciples espéraient être rachetés de la domination romaine ; le rachat concerne plutôt l'oppression du péché et de la mort.

v. 25 : imbéciles ou privés d'intelligence, litt. non-pensant (*anoetos*), et lents (*bradus*) de cœur à comprendre : leur foi ne leur a pas livré le sens des Ecritures.

v. 27 : il interprète, litt. il traduit (*diermeneuô*), c'est une démarche *herméneutique*, qui cherche à dégager le sens. Autrement dit, le sens ne se donne pas immédiatement à la surface du texte, il dépend de la démarche de lecture active qui en est faite.

v. 29 : ils le forcèrent (*parabiazomai*) signifie forcer ou contraindre, par la force ou la persuasion.

v. 30 : pendant qu'ils étaient à table, litt. allongés (*kataklinô*) puisqu'on mangeait allongés autour de la table.

v. 33 : ils se levèrent : une formule typique de l'AT qui indique une prise de décision et une mise en route ; le verbe grec (*anistemi*) signifie aussi ressusciter ; d'une certaine façon, ils sont ressuscités et rendus à la vie par cette rencontre.

## Proposition de prédication

### Emmaüs, une histoire recommence

Voilà une histoire qui commence dans un monde absurde... Le gentil a perdu, révélé comme le dernier des condamnés ; le monde meilleur ne sera pas ; l'intelligence a perdu du galon...

Ces deux hommes presque anonymes, qui ne font que passer, n'ont plus que des mots à partager, puisqu'il n'y a plus d'espérance. Dans ce monde mourant, monde du chacun pour soi, monde où respecter la Loi de Dieu signifie mettre à mort son Fils envoyé, où chacun n'est plus réduit qu'à ses propres qualités, où paraître être juste est plus important que l'être vraiment, dans ce monde où les riches vivent de leur richesse et les pauvres de leur désespoir, Jésus était venu leur parler de vérité et de liberté, de justice, et de la valeur imprenable de chaque être humain. Il leur avait parlé de Dieu comme d'un père, un père qui appelle chaque humain à être son enfant, à devenir frères et sœurs en vérité. Il leur parlait, et il vivait vraiment ce qu'il disait. Il se permettait de s'attabler avec les moins recommandables, il parlait à chacun comme à un être unique, avec une autorité indéniable et dérangeante... Ces deux hommes-là, comme tant d'autres, avaient cru en lui, ils lui avaient fait confiance. Ce qu'il leur avait donné, c'était l'espoir, la dignité, le désir de vivre autrement, de croire et d'espérer en un monde différent, plus juste, plus équitable, plus fraternel... c'était à portée de la main. Mais cette confiance s'est trouvée trahie. Lui qui avait toute autorité n'a pas eu le pouvoir de résister au mal. Ceux qui ont triomphé, ce sont les puissants, les bien-pensants... ceux qui avaient la certitude que faire le bien passait par le meurtre de cet homme trop dérangeant. Ils avaient été naïfs, sans doute : on ne gouverne pas le monde avec l'amour, même si c'est l'amour promis par Dieu...

Cet homme qui s'avance à leurs côtés, ils ne le connaissent pas. Et pourtant bien sûr qu'ils le connaissent, mais ils le connaissent d'avant : ils avaient partagé l'exaltation, la rencontre au jour-le-jour d'un homme étonnant, qui disait des choses nouvelles, qui n'hésitait pas à parler à tous, quel que soit son rang social, quels que soient sa fortune, son sexe ou son origine religieuse. Rien que ça, c'était nouveau, c'était enthousiasmant. Avant, donc, avant Pâques... ils étaient parmi les chanceux qui avaient connu le Messie. Et au soir même de Pâques... voilà qu'ils sont les losers qui avaient connu le Messie. Pauvre Messie qui n'a pas pu se sauver lui-même. Voilà le temps du désespoir, ou plutôt de l'absurde et de l'amertume. Plus rien de ce qu'ils croyaient avoir compris n'a plus cours. Ils s'éloignent alors de Jérusalem : à quoi bon rester. Ils s'en vont en discutant, en se racontant à nouveau ce qu'ils ont vu. Mais voir ne suffit pas à comprendre. Et la première interpellation par leur étrange compagnon n'est pas tendre. « Bande d'idiots... » Ils n'ont plus que des souvenirs qui ne servent à rien. En tout cas pas à leur donner l'espérance que tout ça n'était pas en vain. Au fond, en offrant l'hospitalité à cet inconnu sur la route, ils ne vont jamais que s'offrir quelques instants de partage pour ressasser le passé avec un type qui semble avoir vécu hors du monde ces dernières semaines. Pour essayer de faire revivre ce qu'ils ont vécu. Et après tout, que faisons-nous d'autre, souvent, que d'accorder l'hospitalité à Jésus qui a l'air d'un type tout à fait intéressant et à qui on peut raconter ses petites histoires pendant qu'on fait un bout de chemin ensemble ?

Vient le temps de l'intelligence. Vient le temps où un événement qui avait l'air clos, terminé, fin de l'histoire, prend un relief nouveau. Vient, pour nous, le temps où la résurrection du Christ retentit comme au premier jour où il est venu nous cueillir, là où nous étions, pour nous embarquer dans une nouvelle histoire. Il se pourrait bien que depuis, toutes nos petites histoires aient recouvert ce premier moment... il se pourrait bien que la résurrection du Christ, même si nous la confessons, n'ait plus grand sens pour nous aujourd'hui. Et qui pourrait nous le reprocher ? Dans le monde où nous vivons ? Un monde qui a connu la fin des grands systèmes d'explication, fin de la croyance en un avenir radieux, fin de la nouveauté d'une espérance qui, peut-être, nous portait. Et tout à coup, au cœur même du récit dans cet évangile de Luc, autre chose vient résonner. Au milieu de nos soucis, de nos préoccupations, pour nous-mêmes et pour notre Église, ce n'est plus un savoir, ni un

souvenir, noyés dans mille autres, qui nous revient. C'est une rencontre. Avec quelqu'un qui ne fait pas grand-chose d'extraordinaire. Il ne se rattrape pas à la onzième heure de ce qu'il n'aurait pas réussi à faire au moment de sa mort : fracasser les ennemis, établir toute justice, imposer la loi impassible de Dieu au monde. Non, il se contente de nous ouvrir les yeux et l'intelligence, et de partager le pain avec nous.

Et nous voilà entre l'absurde et la vie. Comme ces deux hommes, Cléopas et l'homme inconnu qui l'accompagne, deux hommes ordinaires, des hommes sans qualités particulières, confrontés à l'incompréhension, au découragement, à la sensation d'être arrivés à la fin d'une route qui ne faisait pourtant que commencer.

Entre l'absurde et la vie, nous voici avec eux. Et c'est cet étranger qui leur parle. Il leur parle d'une vérité nouvelle. Une vérité tellement nouvelle, et qui pourtant est depuis toujours inscrite dans le monde, et dont les livres anciens ont gardé une trace, un écho. Ces livres que Jésus leur avait déjà lus et interprétés lorsqu'il était avec eux, avant. Eux qui pensaient avoir compris, puis abandonné tout espoir d'avoir compris, voilà qu'une parole nouvelle surgit.

Nouvelle, oui. Et si nouvelle qu'elle fait brûler leurs cœurs. Radicalement nouvelle. Car celui qui vient n'est pas celui qui était. Ce qui vient n'est pas ce qui a toujours été. Une nouveauté radicale a cassé en deux le cours du monde. Hier, on croyait encore que Dieu allait rendre la justice comme on l'espérait. Aujourd'hui, on comprend enfin qu'il a rendu la justice, oui, mais pas du tout comme on s'y attendait. La justice de Dieu a tranché autrement que la nôtre. C'est le juste qui est mort. C'est le Messie qui a été condamné. C'est Dieu qui s'est mis à table pour toujours avec les pécheurs, les gens de mauvaise vie, les ratés – et pas les puissants, pas ceux qui, du haut de leur religion toute-puissante, prétendaient savoir mieux que Dieu qui était son fils et qui ne l'était pas. Etrange justice... non, ce n'est pas la justice des hommes. Ce qui s'est passé ne relève pas de notre volonté. Le Christ revenu parmi les vivants, ce n'est pas celui que nous aurions choisi si nous avions eu notre mot à dire.

Comme nous, ces deux-là ne savent pas lire les Ecritures. « *Anoëtoi* », imbéciles, leur dit l'inconnu ! « Lents de cœur » ! C'est nous aussi. Nous, lorsque nous cherchons dans l'Ecriture autre chose que le visage révélé de Dieu en Jésus-Christ. Lorsque nous cherchons dans l'Ecriture une parole de jugement, une loi morale, un modèle auquel se conformer. Lorsque nous cherchons dans l'Ecriture la trace d'un Dieu vengeur qui observe le monde depuis l'extérieur du monde. En suivant le Christ qui nous désigne dans l'Ecriture le Dieu qui l'a envoyé parmi les hommes, nous trouvons tout autre chose. Un Dieu qui, au lieu de rester au ciel, vient s'incarner parmi les humains. Un Dieu qui ne craint pas la mort, mais accepte de passer à travers elle, avec chacun de nous. Un Dieu qui n'est pas le Dieu de toute l'humanité, mais de chaque humain, un par un : un Dieu qui, pour rejoindre tout le monde, passe par chacun. Un Dieu qui accepte de cheminer sur des chemins humains, de se mêler aux conversations humaines, de manger le même pain que nous, de s'asseoir à la même table. Pas un Dieu à la pureté chatouilleuse, mais un Dieu qui se mêle aux humains tels qu'ils sont. Un Dieu qui tourne la page pour nous offrir une vie nouvelle. Un Dieu qui casse en deux notre histoire. Qui nous libère de notre histoire passée, de ses enfermements, de ses faux dieux, de nos tentatives de gagner nous-mêmes notre salut, pour nous ouvrir à une vie nouvelle, inattendue, dans le murmure d'une conversation, au détour d'un chemin, au partage du pain, pour nous retourner, nous bousculer, littéralement nous convertir : c'est-à-dire nous faire prendre un nouveau chemin.

A ceux qui prétendraient lire la Bible pour se sacrifier sur l'autel d'un Dieu quelconque, voici Jésus qui vient nous dire que c'est Dieu qui s'est sacrifié pour nous. Voilà la véritable liberté, celle qui nous est offerte, quoi qu'il arrive, une fois pour toutes, sans jamais avoir à la mériter. Nous ne pourrions jamais rembourser un tel cadeau – et d'ailleurs vouloir le faire ce serait une véritable insulte à celui qui nous l'a offert. On ne dit pas à celui qui nous offre un cadeau « combien ça coûte ? ». Un cadeau, par définition, c'est gratuit. Au soir de Pâques, c'est cet Evangile-là que vient proclamer Jésus sur les routes de Palestine.

Il ne va pas vers les intelligents, les méritants, les parfaits, ceux qui auraient tout bon au regard de la Loi de Dieu. Non, il va vers ceux qui n'ont pas compris, ceux qui sont tristes, ceux qui cheminent sans but, ceux qui se heurtent à l'absurde du monde. Nous tous. C'est avec nous tous, qui admettons notre manque d'intelligence et le froid de notre cœur, qu'il vient partager la Parole et le pain. C'est de lui que nous viennent, à la fois la Parole et le pain... Rien de bien extraordinaire, rien de bien surnaturel, rien de bien miraculeux. Des mots, du pain. Mais qui nous viennent d'un autre... C'est un cadeau sans mesure, qui ne nous mesure pas et qui n'exige pas que nous nous mesurions à lui.

Jésus, le Christ, c'est un étranger qui vient réveiller nos consciences, nos intelligences, notre espérance. Nous ne les possédons pas en propre, elles nous sont rendues par la vérité d'une parole qui surgit sur nos chemins humains.

Et il disparaît. Rien ne peut le contenir. Ni une rencontre, ni un récit, ni un sanctuaire, ni la Bible, ni un sacrement. Rien ne peut retenir le Christ, Jésus ressuscité. Ne cherchez pas à capturer l'instant de la rencontre, gardez-en seulement le souvenir. Ne cherchez pas à contenir le feu qui, un jour, brûle en vous, laissez-le suivre son cours. Faites-lui confiance. C'est lui qui vient.

Sur notre chemin, ce matin encore, il nous est donné la grâce d'une pause et d'un repas partagé. Des mots lus et partagés, un morceau de pain, une gorgée de vin : presque rien. Mais qui viennent nous rappeler que l'amour a déjà vaincu la noirceur du monde, parce que la mort n'a pas retenu celui qui est mort. Un presque rien qui vient nous rappeler que, tout imparfaits que nous sommes, Dieu nous adopte et nous rassemble. Un presque rien qui vient nous dire que, sur nos chemins qui continuent, nous ne sommes pas seuls, mais reliés les uns aux autres par celui qui, absent, se rend présent à chaque pas.

Faites-lui confiance. C'est lui qui vient. Amen

## Pour écouter la prédication

<https://soundcloud.com/pascale-renaud-grosbras/emmaus-1?in=isabelle-alves-91186369/sets/notes-bibliques-et-predications-predications-a-ecouter>

**Coordination nationale Évangélisation – Formation**  
Église protestante unie de France  
47 rue de Clichy  
75009 Paris

[evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr](mailto:evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr)